

obligé de quitter sur-le-champ. Vieux-le-Français ou l'on ne supportait plus assez patiemment ses contes guerriers et ses double six.

Et cependant le colonel de Rullac n'était point un fippon. Je n'en s'enx pour preuve que ces quelques mots qu'il prononça au moment de monter en diligence, en se jetant dans les bras de l'un de ses amis intimes : —

— Je suis forcé de m'exciter, mon cher... et cependant j'aurais voulu parler franchement) je ne suis capable que d'une conversation oblique.

Le colonel de Rullac avait contracté cette mauvaise habitude de se servir toujours du même jeu de dominos et de se débarrasser du double six, dans un esaiimen de Paris, examinant qu'il avait fréquemment assidûment pendant les premières années de la restauration.

RESPECT AU ILLUSTRE.

Au spectacle, je suis à l'état requis pour faire plaisir aux auteurs et me faire plaisir à moi-même. Je suis à l'état requis pour me montrer. Je suis un acteur bouffé, et je dirais volontiers le toi bouffé. Je crois aux épées de bois qui, d'irriter la rampe, deviennent des laines de Toile irrémédiables; je crois au soleil, aux étoiles de la coulisse; je crois même à la lune enroulée dans un transparent de papier huilé. C'est comme cela; je crois à cette lune, à ses rayons, à ses pompes et à ses cornes; à tel point, que si, en sortant du parterre, vous me demandez: As-tu vu la lune, mon garçon? Je vous répondrais:—Oui, j'ai vu la lune, tout comme je vois vous.

Il me semble que le théâtre serait intéressé à respecter un rôle robuste et ma confiance, et à respecter qu'elle aurait besoin d'un caniche. Eh bien! j'y point du tout. Le théâtre dit à ma harbe que je suis un sot, et à ma non que je suis un imbécile. A votre service!

Les acteurs, qui, dans l'intimité du parterre de nos yeux et de leur figures, devraient toujours rester grinés sur la scène, et ne passer jamais en deça de la rampe, s'oublent jusqu'à prendre la place du public et à faire eux-mêmes parler de temps à autre. A la rigueur, quand un comédien ne joue pas dans un rôle, et qu'il vient s'asseoir à côté de moi, je le lui pardonne. Le lendemain, s'il joue, j'oblige l'homme de la veille, et je consens à ne voir que l'acteur du jour.

Mais voici bien une autre affaire. Dernièrement, installé dans une salle (ou peut-on être installé si ce n'est là?) je reçus de l'un de ces *Four de Nègre*. Vous savez que presque dès le début l'homme d'Orsy meurt assassiné par Orsini. J'étais comédien Orsy dans le *Cheerwell*, occupé à génier sur cette catastrophe, lorsqu'un Monsieur passe devant moi en s'exclamant et semble chercher un numéro. Je me fis un air de Philippe qui d'Orsy.

C'était lui, c'était Philippe qui, sous telle note venait voir le reste de la pièce.

— Vous n'êtes-ou pas mort? lui dis-je. Il se contenta de sourire, et sans me répondre: — On me garde une salle par là, cominon-t-il? Cette salle se travailla précisément être à côté de la mienne.

Malgré moi, j'avais toujours envie de demander à cet homme s'il n'était pas moruellement blessé. L'autre fois, je croyais avoir un cadavre pour vision, et je me faisais que c'était peut-être même Orsini venant d'égarer. Le lendemain.

Le frère de mon voisin Gauthier d'Aulnay, poussait des plaintes à fendre les sphyxes, et je restais insensible. J'avais à côté de moi cette victime tant regrettée, qui prenait une prise de tabac.

Le peuple demandait à g.ard-jeris vengeance de cette mort, au moment où Philippe se machait à nos oreilles.

Je crus devoir me tourner vers lui pour lui dire: Monsieur Philippe, n'avez-vous pas bonne de vous faire ainsi respecter par une fièvre et par tous ces braves gens qui vous pleurent? Vous devriez au moins faire le mort.

Il me traita de bêtouin. Je lui répondis qu'il avait fait un faux en matière de mort. Il m'adressa glouglouant une prière.

Dès lors la pièce, me parut exécrable. Il me remplaça que les acteurs avaient des voix de convention, des main de carton, des nez de fer-blanc, qu'ils faisaient des gestes en effigie, qu'ils avaient seulement l'air de marcher, et que chez eux tout était po-tictie, jusqu'à leurs éternuements.

On devint très-à-propos de quelques hommes de punir les contreveneurs en quelque des illusions et un d'une bonne fièvre quinquina.

Un acteur n'a pas le droit de se montrer en bourgeois tant que dure la pièce ou il joue. Sans cela c'est un humilierement, un charivari, un outrage, et comment ne vous mettre les pieds à la tête s'il vous reste une tête.

Au 30 tir du théâtre, Philippe d'Aulnay se plaignit qu'il lui avait volé son foulard, et sous ce vain prétexte, fit arrêter un filou. J'avais envie de le faire arrêter lui-même. — Non, m'aurait pas volé une illusion? Or, un foulard se retrouve, mais une illusion perdue se retrouve-t-elle jamais?

COMMUNICATIONS UTILES.

Que le pauvre apprenne à gagner, le riche à dépenser.

Recettes pour préparer le Riz.

Suite.

Il ne faut ni essai ni lessivage; le pétrin ni le cuire au four; il ne peut être adouci, et lorsqu'il est fait, on doit le mouliner la plus saine, n'ayant aucune achille ni arbrabéta étrangère. Si tout ce qui est dit ci-dessus n'est pas observé, on est obligé de le faire cuire, pour être sûr de s'en servir sans danger.

Le Pillaw est un plat fait avec du riz entier, comme suit:—Ayez deux livres de riz, faites bouillir un morceau de lard, ou de bonlard gras, et une ou deux poignées, de la manière ordinaire;—et mettez les près du feu;—réduisez avec l'eau qui est dans la marmite à la quantité requise pour le mouliner le riz;—ajoutez-y deux onces de sel, de la tête de cul, du pipre moulu ou de la poudre de curry à volonté, et lorsque le tout bouillira, versez-y lait, laissez plus d'un quart d'heure;—faites-y bouillir pendant deux ou trois minutes, en remuant avec le biberon trempé, et dans vingt minutes le riz sera cuit.

Mettez le riz en un grand plat, le lard ou le sel et les poignées de tête au-dessus du riz. C'est un plat favori dans l'Inde. Il se fait aussi en Orient. Dans la pays Orientaux, on le fait de viande et un fil de riz placés alternativement les uns au-dessus les autres, forme le Pillaw. Ce plat est également en goût et en odeur. Le riz entier, est réduit en farine ou moulu, on le fait cuire comme suit.

Recettes pour se servir du riz, ou de la farine de riz.

Pour faire du Pain de riz.—Faire bouillir une chopine de riz jusqu'à ce qu'il devienne mou, ajoutez-y une chopine de lait, et deux pintes de farine;—faites-y lever assez-ferme dans un vase de faïence ou de terre, faites en trois parts, faites-le cuire comme d'autre pain, et vous en aurez trois gros pains.

Pour faire du Journey ou Johnny Cake.

Dans une cuillerée de riz mouillé jusqu'à ce qu'il soit mou, mettez une petite tasse de tête d'eau ou de lait, ajoutez-y six cuillerées de farine de riz; cela produira un grand Johnny Cake ou six Waffles.

Pour faire des Biscuits au Riz.

Prenez quatre onces de riz mouillé jusqu'à ce qu'il soit mou, une demi-chopine de lait ou d'eau, ajoutez-y deux cuillerées de farine de riz, faites en plusieurs petites biscuits, et faites les cuire dans un four de brique.

Prenez une chopine d'eau chaude, mettez une cuillerée de tête d'eau, ajoutez-y une chopine de farine de riz, et cela produira deux onces de Gaufres.

Pour faire des Echaudés au Riz.

A une pinte de farine de riz, ajoutez une cuillerée de sel, une chopine de lait, une chopine de lait mouillé, et les trois ensemble, mettez deux ou trois cuillerées de tête d'eau dans une poêle, faites la bien bouillir, et mettez-y ensuite une cuillerée de mélange, comme lorsqu'on fait le riz-à-la-cuillère.

Pour faire un Pouding.

Prenez une pinte de lait, ajoutez-y une chopine de farine de riz, réduisez le tout en bouillie, laissez six ceufs, ajoutez-y six cuillerées de sucre de la Havane, et une cuillerée de tête; lorsque vous les avez bien battus ensemble versez-les dans le lait et la farine; graissez le poêle dans lequel vous le faites cuire, grattez de la muscade sur ce mélange, et faites-le cuire.

Pouding d'une autre sorte.

Faites bouillir une chopine de lait, mêlez deux cuillerées de farine de riz avec un peu de lait, brisez deux ceufs pendant que le lait tout mêlé; ajoutez un petit morceau de beurre, cinq ceufs, un verre de vin, le jus et l'écorce d'un citron, et du sucre suivant votre goût.

Pain de Savoie de Farine de Riz.

Il est fait comme le pain de Savoie ordinaire, excepté qu'on prend trois quarts de farine de riz treize ceufs, indiquant quatre jours d'œuf, et un ynet un peu de sel.

Blanc-Manger de Parine de Riz.

Faites bouillir une pinte de lait, assaisonné à la volonté; ajoutez-y deux ceufs de tête de sucre en poudre. Prenez quatre pintes cuillerées de farine de riz, bien fine, mettez la avec du lait mou, ajoutez cela à l'autre lait pendant qu'il bouillit, en le laissant bouir. Faites à bouillir le tout pendant environ dix minutes, en le laissant cuire à demi et versez-y ensuite dans le moule pour le laisser foudir. C'est un plat favori des Indes.

Crepes au Riz.

Faites bouillir dans du lait une tasse de riz entier jusqu'à ce qu'il soit mou, et pendant qu'il est cuit versez-y un peu de farine, et un peu de tête de riz et un peu de tête d'eau; lorsque il est fait ajoutez-y deux ou trois ceufs, et un peu de sel; faites-le cuire en petits ceufs dans une poêle ou gâllière.

On peut que dessus est une bonne nourriture pour les enfants; on peut encore s'en servir pour épaissir la soupe, le Blanc-Manger, etc.

On peut aussi le cuire comme le riz-entier, mais il faut être plus de soin pour le laver. Il faut le laver dans beaucoup d'eau et lorsqu'elle repose, il faut le laisser au-dessus de la main, laisser le sécher, et

Son ou frère de Riz; pour les chevaux, cochons, volailles et bêtes à corne. Il est moulu ou bouilli et mêlé avec de la paille ou du foin coupé pour les bêtes à corne qui travaillent, chevaux &c. Dans cet état il est également pour pouiller les cochons et volailles, et les engraisser avec beaucoup de profit. Un peu de sel le rend meilleur. Il moult plus de farine ou substance nutritive que la quantité double d'avoine, et c'est la nourriture la plus économique pour les animaux.

Tribune Publique.

Au près d'espérer que le bon homme arrive, l'Esprit d'autrui par complément servit.

MUSIQUE SACRÉE.

Mr. le Rédacteur. Je vous prie de me permettre de choisir l'entremise de votre journal pour appeler l'attention sur un ouvrage que je regarde comme une heureuse innovation que nous allons devoir bientôt au zèle et à l'espérance entreprenant de l'habile organisateur de la paroisse Mr. T. F. Mott, dont vous nous avez dit quelques mots dans votre dernier numéro.

Ce monsieur s'annonce comme rédacteur d'une feuille consacrée principalement à la musique créée. D'après les dispositions judicieuses annoncées par le prospectus on a tout lieu d'espérer que cette entreprise réussira dans notre ville où l'exécution peut être que partout ailleurs des éléments certains de succès. On affecte l'observateur sur un point remarquable que peu de villes du monde possèdent plus d'oisance générale que la notre, du moins si l'on en doit juger par la vogue universelle qu'y rencontrent les acts d'agrement, au premier rang desquels se trouve celui de la musique. On ne peut pas entrer dans deux universes sans y trouver un piano ou au moins une guitare; on y se penchant bien marqué vers l'art d'Orphée joint à la disposition éminemment religieuse qui distingue notre population il est facile de prédire une réussite indubitable aux travaux de notre inventeur, non seulement chez eux qui connaissent déjà les principes de la musique, mais encore chez ceux qui se disposent à acquiescer cette science.

Il me serait difficile, monsieur le rédacteur, de nombrer tous les avantages que la société peut retirer de l'établissement d'un art de ce genre; mais, en outre, les autres ont dû s'incliner, tant lequel véritablement, semble avoir été créé avec l'homme; les règles dont on l'a perfectionné ne sont faites que pour mettre à la portée de tout le monde d'un don d'un naturel dont les effets sensibles et sensibles, mais dont la pratique n'est que le résultat; c'est le partage exclusif du genre humain; qu'on voudrait bien avec un peu de réflexion particulier au plaisir général.

Tous les peuples polés se livrent à cette science; ce n'est un critérium de la civilisation que dans d'autres de voir la jeunesse en état de se montrer en société et se montrer indifférente à ce sujet, elle qu'on aime à se représenter comme avide de tout ce qui est louable, de tout ce qui conduit au bonheur, tout lequel tout en serrant d'aliment au plaisir de ceux qui ne peuvent y prendre que part active.

Outons le Précepteur de Musique et vous verrez à quelle époque de la création du monde est venu l'invention des instrumens musicaux qui furent la base fondamentale de la science primitive. Voici ce qu'on y lit:

Les instrumens de musique ont été en conséquence trouvés à une époque bien postérieure de la création; depuis on y introduit des mélodies majestueuses qui assésment n'ont ni un perdu dans les mélodies nouvelles de leurs systèmes et de leur régularité; et ce fut dans le sixième descendant d'Adam qui fut l'inventeur des instrumens à vent.

Il est peut-être nécessaire de signaler le nom de ce premier auteur qui au doit substituer sans nul doute à la divinité primitive à laquelle on fait attribuer tout l'honneur de ces inventions; le respectable patron des musiciens dont le nom est Japhet, frère de Job et fils de Lamech (voir le liv. I. de la Genèse, chapitre le verset 21.)

Ces érudits, Mr. le Rédacteur, que conjointement à une publication que vous venez de commencer, vous s'organiseront des sociétés pour l'acquisition de la musique instrumentale que Bon pourrait avec un peu de bonne volonté et avec les moyens déjà existants ne s'immiser d'une manière fort respectable. La publication annoncée et que nous sommes très-à-propos de recommander, nous fera sans nul doute un grand bien. Le complément que je propose le rendrait indubitable et l'existerait parmi nous de cet art qui donne tant de splendeur à la religion serait désormais assurée.

J'ai l'honneur d'être, monsieur

Votre etc. P. D.